

# Descriptions du pays dans *Voyages aux isles de l'Amérique* (1693-1705) de R.P. Labat. Production d'un espace colonial

---

Christina Kullberg

---

Université d'Uppsala

*L*e récit *Voyages aux isles de l'Amérique* commence à Paris. Entre les lignes on comprend que l'auteur, Jean-Baptiste Labat, prédicateur dans l'ordre des Frères Prêcheurs et professeur de philosophie, veut changer l'air. En 1693, quand l'occasion se présente de partir en mission aux Antilles, il n'hésite pas à accepter et la narration de son voyage démarre. Lors de sa publication, une trentaine d'années après son retour en Europe, le récit qui raconte ses 12 années aux îles sera le compte-rendu de la colonisation française des Antilles le plus lu de l'époque, cité par Abbé Prévost et lu par Carl von Linné pour ne mentionner que deux de ses admirateurs<sup>1</sup>. Force est de constater que si Labat est loin d'être le premier à mettre les pieds sur les îles et à raconter ses expériences, il doit sa réputation à la manière dont il présente son séjour aux îles<sup>2</sup>.

La plupart des critiques soulignent que ce qui fait la singularité de Labat c'est la part qu'il donne à la subjectivité (Garraway 131). Partout dans le récit, on voit Labat lui-même, on entend sa voix, on le suit de près et il ne rate jamais l'occasion de montrer au lecteur son engagement dans la vie des îles, ce qui était exceptionnel à l'époque. Labat est clairement conscient que l'omniprésence du "je" saute aux yeux, mais il la considère nécessaire puisque c'est justement *son* inscription dans les Antilles qui le distingue des autres récits de voyage des Amériques. Dans sa préface, Labat reconnaît la part qu'il doit à d'autres voyageurs et particulièrement à son confrère Du Tertre, mais il souligne que la période tumultueuse de

la prise de possession des îles empêchait ces voyageurs de s'installer vraiment sur les îles et, par conséquent, de les décrire de près; ils n'étaient témoins que de l'établissement des Français aux Antilles. À partir de cette observation, Labat peut ensuite justifier son récit: "[...] je me flatte qu'on sera content de la manière dont je fais connaître un pays que bien des personnes ont vu, que peu ont bien connu, et qu'aucun n'a encore décrit parfaitement [...]". Il continue sur un ton plus humble en encourageant ceux qui le suivront à recueillir ce qui lui aurait échappé (IV-V)<sup>3</sup>. D'une part, le savoir de Labat découle de la durée de son séjour qu'il oppose aux passages rapides des autres voyageurs. D'autre part, son savoir provient de ce que l'on pourrait appeler les "pratiques" sur les îles: sa connaissance relève indirectement des constructions qu'il a effectuées et de son travail de missionnaire qui le force à participer à la formation de la société franco-antillaise, contrairement aux voyageurs aventuriers qui, eux, observent de loin la vie des îles sans s'enraciner dans un endroit précis. En revanche, le récit de voyage du missionnaire raconte un séjour de longue durée. Selon Labat lui-même, il a donc construit son récit en insistant sur la position spatiale du narrateur (le moi de Labat) pour mieux faire part des richesses de son expérience aux Antilles.

Avec une approche plus contemporaine, on dirait que la représentation des Antilles que fait Labat transforme les îles, qui étaient jusqu'alors des lieux de passage, en espaces sociaux dans le sens où l'entend Henri Lefebvre: un espace où l'on vit et meurt (34). En ce sens, l'articulation spatiale du récit de voyage de Labat n'est pas seulement significative en ce qui concerne l'acquisition du savoir et l'évolution du moi. Elle acquiert aussi une dimension politique dans la mesure où Labat inscrit son récit dans la deuxième phase de la colonisation qui correspond au peuplement des îles. Dans son analyse de l'évolution du récit de voyage, Friedrich Wolfzettel souligne à juste titre qu'une double visée politique et religieuse influence la structure des récits de voyage des missionnaires qui prenaient souvent des allures de propagande (168). Ce qui nous intéresse ici, c'est que, selon les propos de Labat dans sa préface, l'acquisition du savoir et l'épanouissement du moi s'articulent, tout comme la dimension propagandiste de son œuvre, en rapport avec la représentation de l'espace: étant le premier à connaître les îles, le prêtre se propose non seulement de les présenter telles qu'elles sont, mais de montrer comment on peut les habiter<sup>4</sup>. La question qui se pose dès lors est de savoir comment la dimension politique concourt à la subjectivité qui s'étend dans le récit. Comment

Labat se met-il en scène comme réalisateur des projections de l'état et quelle est la production d'espace qui en découle?

Ce qui est frappant, c'est que Labat observe toujours la réalité des îles dans un but pratique, même quand il souligne la beauté d'un paysage. Il lit le pays afin de pouvoir construire de solides maisons ou exploiter la terre à long terme. Clairement, le récit de Labat ne se borne pas à une construction discursive ou à ce que Lefebvre aurait appelé la représentation de l'espace, à savoir des "relations of productions and to the order which those relations impose, and hence to the knowledge, to signs, to codes, and to 'frontal' relations" (33). Mais surtout, l'insistance sur l'expérience directe comme étant nécessaire afin de connaître les pays, confirme la thèse de Lefebvre qu'un espace doit être vécu avant d'être conceptualisé (35). Seulement, dans le contexte colonial, l'ordre est bel et bien inversé: plusieurs chercheurs ont montré que la colonisation du "Nouveau Monde" était précédée d'une construction discursive avant d'être réalisée. S'écartant du savoir livresque sur les îles pour mettre en priorité l'expérience directe, Labat semble vouloir s'éloigner des conceptualisations de l'espace et, en revanche, montrer qu'il a vécu l'espace avant de le représenter.

En tant que missionnaire de l'ordre des dominicains à cheval entre deux siècles, Labat est un voyageur difficile à classer. D'une part, les *Voyages aux îles de l'Amérique* partagent avec les récits de mission du Grand Siècle le souci du profit de la colonisation et un besoin de montrer les difficultés de l'aventure et non pas seulement les aspects attirants du voyage. Comme eux, le récit de Labat "doit avoir recours à des moyens littéraires et viser à une certaine exemplarité. Et en même temps, le récit, en tant que compte rendu d'une entreprise existentielle, doit faire la part de la subjectivité et de l'expérience personnelle" (Wolfzettel 168). D'autre part, Wolfzettel émet l'hypothèse que, chez Labat, l'entreprise existentielle est remplacée par une entreprise d'ordre naturaliste, s'approchant d'un mode de connaissance propre au voyage à l'époque des Lumières. S'opposant à la connaissance livresque de ses prédécesseurs et de "tous ces écrivains qui voyagent sans sortir de leur maison" ("Préface" IX), Labat privilégie l'expérience directe, ce qui est, toujours selon Wolfzettel, typique pour le voyage à l'époque des Lumières (232-233). Néanmoins, en étudiant l'itinéraire de Labat comme une construction spatiale, on remarque que si Labat montre son propre engagement dans l'espace, il tend aussi à organiser l'espace et la nature selon des principes d'harmonie qui semblent bien ancrés dans le XVIIe siècle. Nous avons donc une tension entre un idéal d'harmonie qui

suppose plutôt une distanciation, et une mise en valeur d'un "je" qui, les mains dans la boue, participe directement à la construction de l'espace.

Nous verrons que, chez Labat, l'itinéraire raconté devient le lieu d'une double construction: celle d'un espace colonial et celle d'un moi qui maîtrise le monde. En nous basant sur les descriptions des paysages, nous étudierons, dans un premier temps, la manière dont Labat donne à l'espace antillais une forme qui lui permet d'épouser le projet personnel de ce voyageur et la dimension propagandiste de son récit de voyage. Cette approche spatiale complète les études sur Labat réalisées dans une perspective postcoloniale qui sont focalisées sur ses tableaux de la vie sociale et sur la façon dont il représente l'autre<sup>5</sup>. Curieusement, quand Labat décrit le paysage antillais, les interactions culturelles tendent à disparaître. Si l'on admet qu'un texte colonial comme celui de Labat présuppose la supériorité du colon, mais que cette supériorité doit toujours être manifeste, l'absence des interactions culturelles laisse entendre que l'affirmation coloniale opère différemment dans son articulation spatiale. Dans un deuxième temps, nous verrons que c'est aussi la domestication de la nature sous forme de jardin qui permet l'affirmation du "je" de ce voyageur. Nous suivrons l'itinéraire du voyageur afin de pouvoir analyser sa façon de "cartographier" la Martinique et la Guadeloupe, et nous nous pencherons sur sa façon de pratiquer l'espace pour voir comment Labat se constitue comme maître de l'espace insulaire.

### *Décrire, organiser et transformer l'espace antillais*

Pour Labat comme pour tout autre voyageur de l'époque, la traversée de l'Atlantique est difficile. Lorsqu'il atteint finalement la Martinique, son navire est en plus attaqué par un bateau anglais. Curieusement, l'attaque est loin de décourager le prêtre. Bien au contraire, il semble que c'est à ce moment que son aventure antillaise commence véritablement. Soutenu par ses compatriotes et leurs esclaves de la paroisse de Macouba au nord de l'île, le navire français vainc les Anglais et Labat nous rend le combat avec vivacité et ne manque pas de soulever sa propre participation et hardiesse. Pourtant, après ce long voyage en mer et après une violente bataille où il risque sa vie, la vue de la terre devrait être positive. Or, contre toute attente, Labat paraît plutôt épouvanté par la vue de l'île. La Martinique n'est qu'une "montagne affreuse, entrecoupée de précipices" (30). Labat n'y

trouve rien d'agréable si ce n'est que "la verdure qu'on voyait de toutes parts et qui me paraissait nouveau et agréable vu la saison où nous étions" (30). Comme les tropiques sont toujours verts et ne connaissent pas de véritable changement de saisons, Labat, qui s'est déplacé physiquement, reste mentalement toujours sous la pluie de la France.

Le fait de maintenir une perspective européenne n'est guère rare. Au contraire, ce point de vue domine les récits de voyage à l'époque coloniale: on capte le monde inconnu avec des paramètres connus dans le but de le rendre plus compréhensible au public européen, mais aussi parce que les concepts convenables pour décrire la réalité antillaise manquaient souvent<sup>6</sup>. Toutefois, il est significatif que Labat, qui promet dans sa préface de présenter au lecteur des choses "inconnues et curieuses", ne s'attache pas, en premier lieu, à décrire les aspects étranges du nouvel espace. Bien au contraire, ce qui est mis en relief, c'est le connu, comme s'il jugeait ce monde étranger d'après ses propres paramètres plutôt que de s'adapter à son étrangeté. On pourrait certes renvoyer cette stratégie descriptive au fait que Labat cherche de la limpidité dans ses descriptions. Même lorsqu'il décrit des phénomènes curieux, il s'adonne rarement à un langage trop fleuri au risque de perdre en crédibilité. De même, il n'emploie jamais un vocabulaire trop technique dans ses descriptions des moulins ou de la production du sucre, par exemple. Cependant, dans sa tendance à reléguer la nature sauvage dès la première observation des îles, il faudrait aussi voir une preuve que la géographie spatiale des îles n'entre pas dans la catégorie des choses que Labat aurait jugées intéressantes et susceptibles de piquer la curiosité du public français. Le pays n'est jamais présenté comme un objet de connaissance au même titre que le cacaotier ou l'habit des Caraïbes, par exemple. Dès lors, si le paysage n'est pas un objet de connaissance, quelle est sa fonction?

Pour comprendre cela, il faut s'attarder sur ce que Labat met en relief en s'approchant de la Martinique. Quand la nuit se dissipe et que le voyageur peut finalement *voir* l'île et non pas seulement la silhouette de la montagne Pelée, son appréciation est certainement plus positive, mais il continue de faire remarquer non pas ce qui est propre à la région et par conséquent nouveau pour Labat, mais les signes de la présence française. Si son premier jugement négatif était peut-être prématuré, comme il l'admet volontiers, c'était qu'"[il] ne pouvai[t] assez admirer *comme on s'était venu loger* dans cette île" (30, je souligne). Pour pouvoir apprécier l'île, il doit pouvoir observer la manière dont on l'habite. L'idée d'habiter un

espace étranger est directement liée à l'entreprise coloniale, mais, surtout, les maisons mettent fin à la surabondance de nature qui semble l'épouvanter, et présentent enfin l'œuvre de l'homme:

Nous découvrimés peu à peu les maisons, les moulins à sucre, et enfin le fort Saint-Pierre, qui me parut d'abord que comme une longue file de maisons appliquées au pied de la montagne, parce que je ne distinguais pas encore la distance qui était entre la montagne et le bord de la mer (30).

Petit à petit, l'île verte et montagneuse émerge à la lumière du soleil comme un pays peuplé, et la nature, qui n'était qu'une masse sans distinction dans l'obscurité, présente ses traits. Les constructions mises en relief par Labat ont une valeur symbolique étroitement liée à la prise de possession d'un endroit. Les maisons signalent l'inscription d'une lignée familiale, les moulins témoignent de l'exploitation de la terre, et le fort est le symbole du pouvoir militaire et politique. Ces traces de l'homme rassurent Labat, mais toujours est-il que la partition de ce lieu l'inquiète: dans la pénombre, Labat n'a pas encore de perspective; maisons et montagne sont collées l'une sur l'autre sans logique architecturale ou esthétique. Le problème, aux yeux de Labat, fraîchement arrivé aux Antilles, c'est que l'espace manque d'organisation: c'est la montagne et non pas l'homme qui gère cet espace. Cette nature chaotique et sans harmonie risque peut-être même de mettre en question l'existence d'un Dieu qui se manifesterait dans la beauté et l'organisation de la nature. La première vue de la Martinique donne ainsi déjà une tâche au voyageur: organiser l'espace.

Dans la suite de son récit, Labat s'applique à renverser ce règne de la nature chaotique et à arranger le milieu sauvage. Sa stratégie d'organisation est d'insister de prime abord sur les constructions des colons, et notamment sur le logement, lorsqu'il arrive à un nouvel endroit. Ces points de repère visuels lui donnent rapidement une idée de la spatialité de l'île qui ne dépend pas de la nature, mais de l'homme: les espaces occupés guident son regard qui se promène sur le pays. Ce schéma descriptif se répète tout au long du livre: d'abord le bâtiment et ensuite la nature qui l'entoure. Quand la nature est évoquée, c'est une nature organisée et cultivée; une nature transformée en paysage par l'homme: des allées bordées d'arbres, des champs. Sur ce point, l'esthétique entre aussi dans les descriptions que rédige le prêtre: les endroits les plus sauvages ne sont pas décrits, les endroits plus doux et parfois déjà cultivés sont considérés comme beaux.

En opposition à la jungle dense et aux pentes dangereuses des mornes (des hautes collines ou montagnes volcaniques typiques aux Antilles), le paysage docile des savanes et des champs lui paraît agréable. Il en est de même pour les terres qui lui paraissent fécondes. Celles-ci sont d'emblée décrites comme belles et bonnes et finissent parfois par refléter le caractère moral du possesseur. Observant les ruines d'une plantation, il tire par exemple la conclusion qu'elle était la demeure d'un grand seigneur puisque les "grandes allées de poiriers qui traversent cette terre, non seulement le long du grand chemin, mais encore qui partagent en plusieurs grandes carrés toutes les terres qui étaient employées en cannes, en manioc, en tabac et en savanes autour desquelles on pouvait se promener en carrosse à couvert du soleil" marquent la magnificence de celui qui les possédait (306). L'appréciation esthétique et l'appréciation morale s'épousent surtout quand le paysage ressemble à ce que l'on peut trouver en Europe.

Après que nous eûmes doublé le Gros Morne, nous trouvâmes de très belles terres, vastes, unies et bien arrosées. Il paraissait à la vue que depuis le bord de la mer jusqu'aux montagnes il pouvait y avoir trois à quatre lieues de beau terrain en pente douce, dont la bonté se faisait assez connaître par les beaux arbres qu'il portait en abondance. (292)

Depuis le morne, Labat présente le paysage d'un point de vue panoramique: la mer au loin, les champs doux et les beaux arbres. Tous ces éléments donnent non seulement de la beauté à l'endroit, mais aussi de la bonté. L'appréciation esthétique et morale dépend à la fois de la distance du narrateur et du contraste qu'offre le Gros Morne qui est, lui, inaccessible, hostile et surtout étranger à l'imagerie européenne. Cependant, ce n'est pas seulement le point de vue qui rapproche la description d'un paysage pictural, mais encore l'absence de termes spécifiques suggère qu'ici le missionnaire esthète a pris la relève sur le naturaliste. Mais en fait, les deux vont de pair dans la mesure où la beauté de la nature découle de l'intervention de l'homme qui apprivoise l'espace sauvage. Aussi faut-il conclure que jouissance esthétique et jouissance pratique s'épousent pour Labat.

La production de l'espace commence donc au moment même où Labat regarde la Martinique pour la première fois et essaie, comme nous venons de le voir, de l'interpréter et de l'organiser en s'appuyant sur les signes de la présence de l'homme (bâtiments, jardins, moulins, champs, etc.). Le point de vue subjectif du voyageur est essentiel dans ce contexte,

car il permet à l'écrivain de construire la description selon une perspective centrale, tout comme un paysage pictural. Labat prend d'abord la position de spectateur qui évalue l'espace à distance, comme dans ce passage, tiré de son séjour guadeloupéen:

Après avoir considéré ces ruines, je repris le grand chemin. Je trouvai environ à cent pas plus bas un terrain uni, moins élevé d'environ quatre toises que le rez-de-chaussée du fort où l'on avait commencé un parapet de terre et de fascines avec des embrasures sur le bord de la falaise qui regarde la mer et une grande anse de sable, qu'on appelle l'Ance du Gros Français; elle a plus de cinq cents pas de large d'une pointe à l'autre. Elle est bornée sous le vent par un gros cap assez élevé, au pied duquel coule la Rivière du Plessis (260).

Le spectateur se transforme ici en cartographe: en s'appuyant sur des points naturels (élévations, falaises, anses) et des points artificiels (constructions), il peut brosser l'ensemble du pays, faire des lignes d'un endroit à un autre, et noter leurs positions par rapport à la mer et la montagne, en faisant en sorte que la description reçoive de la profondeur et de l'étendue. Le point de vue subjectif gouverne toute la vision du paysage et pose ainsi le voyageur même comme interprète de l'espace. Le moi apparaît comme l'instance descriptive arrangeant l'espace pour présenter la beauté de l'endroit au public européen. Dans le même mouvement, Labat devient non seulement organisateur, mais aussi traducteur de l'espace inconnu.

L'obsession de Labat pour les diverses formes de logement, de symboles de pouvoir et de religion (églises et forts), ainsi que pour la nature cultivée et organisée confirme le besoin de produire un espace social afin de consolider l'acte colonisateur. En fait, la description du pays se présente comme une véritable mise en scène de la colonisation. Cette obsession du connu montre également que la visée de ces descriptions du pays n'est pas à premier égard de créer une atmosphère exotique. Dans ces passages, ce n'est pas l'altérité qui est privilégiée. Bien au contraire, c'est la continuité avec l'Europe qui est mise en relief dans ces descriptions. Les exemples que nous venons de voir suggèrent tous que Labat impose une certaine organisation architecturale à l'espace insulaire des Antilles. Non seulement son intérêt pour les bâtiments, mais aussi sa manière de mettre en relief les lieux cultivés et surtout de relever la façon dont ces diverses constructions coupent le paysage démontrent que Labat organise l'espace selon un modèle préconçu. En mettant en valeur les constructions, en



mesurant les distances, les élévations et les profondeurs, il construit l'espace antillais comme un jardin français.

Dans *Cultivated Power*, Elizabeth Hyde démontre qu'au XVII<sup>e</sup> siècle le jardin fonctionnait souvent comme emblème du pouvoir et de l'état (xiii). À l'époque, construire un jardin correspondait à une affirmation du pouvoir de l'homme sur la nature. Considérant cette portée symbolique politique des jardins du Grand Siècle, il est aussi pertinent, d'une perspective coloniale, de voir cette organisation comme une mise en scène de la présence du pouvoir du roi français sur les îles. Parallèlement à ce rôle de symbole du pouvoir politique, le jardin témoigne aussi de la centralité de l'homme dans la création (xiv). L'organisation d'un jardin devient selon Hyde une "celebration of the natural world and the place of the humans in it" (xiv). L'aspect politique et l'aspect religieux du voyage de Labat peuvent ainsi se rencontrer dans son organisation spatiale. Les Antilles sont toujours dominées par une nature trop sauvage et envahissante, mais le regard de ce missionnaire sait dévoiler son ordre et sa beauté latents. Le regard de Labat intervient pour imposer une structure à la nature sauvage et à l'espace inconnu, et pour montrer que l'acte colonial peut s'achever en ces lieux. Il manifeste par là non seulement le pouvoir de l'état français sur ce lieu, mais aussi l'importance de sa perspective subjective.

Cette double portée du jardin s'affirme avec l'installation de Labat aux Fonds-Saint-Jacques en Martinique. L'arrivée à cette plantation se présente comme la fin heureuse d'un long voyage à travers le nouveau pays. Après tous les panoramas descriptifs du paysage, il peut finalement s'inscrire dans l'espace et vivre ce rapport de proximité nécessaire afin d'acquérir une connaissance du pays et y créer un espace social. En arrivant sur le lieu, la plantation des Fonds-Saint-Jacques est en déclin. La nature intruse a fait son œuvre avec la négligence des propriétaires précédents, mais Labat se met à travailler la terre et arrive finalement à fonder son territoire. Et il le fait en cultivant son jardin:

Ma maison se trouvant ainsi achevée, je commençai à goûter le plaisir du repos. Mon jardin m'occupait quelque temps le soir et le matin. Je m'appliquai à mettre en ordre les leçons de mathématiques que j'avais enseignées à Nancy pour en faire un cours abrégé. Cela avec la visite des malades, mes exercices spirituels, mon étude, l'instruction de mon pensionnaire et de ma petite famille, et un peu de promenade le soir, partageaient tout mon temps et me le faisaient passer le plus agréablement du monde. (149)

L'installation dans une demeure affecte le rythme de sa vie en Martinique. Jusqu'alors, Labat a été un voyageur sans point fixe, mais avec sa maison en ordre commence son séjour martiniquais: ses journées sont remplies et suivent un certain ordre. Après avoir travaillé, il peut jouir d'un repos agréable, fruit de son propre effort. La création d'une vie quotidienne implique surtout une continuité avec la vie qu'il a connue en Europe et c'est cela qui lui donne du plaisir en opposition au passage tumultueux du premier temps de son séjour. Comme le remarque Chinard dans *L'Amérique et le rêve exotique*, de tous les paysages en Martinique Labat préfère son jardin puisqu'il lui rappelle la France (256). L'idée de continuité est donc clairement à la fois personnelle et politique: le jardin apaise le moi et fait penser à l'état. Pour Labat le travail dans le jardin, la préparation des cours et les visites des malades correspondent à des pratiques quotidiennes sont rendues possibles grâce à la demeure fixe. Les pratiques contribuent ainsi à former une unité et une cohérence en liaison directe avec l'espace martiniquais. En ce sens, avec la création de son jardin, on assiste à la véritable production d'un espace social dans le sens que Lefebvre donne à la construction d'unité et de cohérence. Seulement, ici, l'espace social surgit d'une expérience personnelle et non d'un travail collectif. L'organisation de l'espace antillais en un jardin se prolonge dans la sphère personnelle du voyageur et elle devient le point de rencontre entre la construction de l'espace comme symbole du pouvoir de l'homme (et, par prolongation, de l'état français) sur la terre et la construction de l'espace par le biais de la pratique directe qui correspond à l'émergence du moi. Créer et puis cultiver son jardin, c'est fonder son territoire. Alors, le fait – dont se vantait Labat dans sa préface – d'avoir vécu de près l'espace antillais, signifie en fin de compte le domestiquer.

### *Promeneur solitaire aux Antilles*

Une fois que Labat s'est installé aux Fonds-Saint-Jacques, on remarque que la tentative de domestiquer la nature s'intensifie. Or, on note surtout qu'à partir de ce moment, les activités de Labat contribuent à une articulation de son moi. Cette dimension identitaire de la production de l'espace, telle qu'elle prend forme dans *Voyage aux isles de l'Amérique*, est notamment mise en valeur lorsque Labat découvre la Guadeloupe. On le voit, par exemple, quand un planteur lui demande de

construire un moulin. Ce travail de construction est à la fois une soumission de l'espace et un épanouissement de son moi:

Je mesurai avec un demi-cercle la hauteur perpendiculaire depuis l'endroit où j'étais jusqu'à la surface de la rivière dont je devais conduire l'eau pour remplir le canal qu'on proposait. Je trouvai quatre-vingts toises trois pieds. Cette grande profondeur ne m'étonna point, parce que, comme j'ai déjà remarqué, toutes les rivières des Iles ne sont que des torrents qui tombent des montagnes avec une très grande pente et souvent en cascades d'une hauteur considérable; de sorte que je ne doutai point qu'en côtoyant horizontalement la falaise depuis l'endroit où devait être le moulin, je ne trouvasse enfin de niveau avec le fond de la rivière (258).

Ce n'est pas pour rien que Wolfzettel voit en Labat le premier voyageur professionnel pour qui "l'expérience vitale et l'expérience scientifique renvoient l'une à l'autre, et le seul fait de voyager devient le synonyme d'une enquête basée sur l'unité de la méthode et la perspective ouverte de l'investigation" (264). On remarque dans la citation que le travail transforme l'endroit en un laboratoire<sup>7</sup>. Labat mesure, construit des frontières et modifie le cours de la rivière. D'une part, il illustre ici par son travail que la maîtrise de la nature contribue à créer un espace social et à perfectionner l'exploitation de la colonie. La description montre que le travail de cartographie et la lecture de l'espace sont indispensables à la construction du moulin qui, lui, permettra le raffinage du sucre. D'autre part, le passage rend manifeste l'activité intellectuelle du moi voyageur. Le voyageur-missionnaire est un philosophe ou un expérimentateur en action dont le savoir se développe au fur et à mesure qu'avance le travail. La mise en scène des pratiques devient la preuve même que sa stratégie de cartographe a maintenant réussi: il connaît le pays.

En fait, le récit de ce missionnaire abonde en passages qui racontent non pas la manière dont il prend soin des âmes, mais comment il s'engage à aider les colons dans leurs travaux pratiques. Tous ces passages exposent comment les interventions dans la nature forment un espace social et permettent au moi de s'épanouir, comme ici lorsque Labat propose de bâtir des maisons sur la même plantation en Guadeloupe:

Je lui conseillai de l'envelopper d'un parapet qui ferait un carré long, dont les angles seraient couverts d'un bastion et les faces antérieures, c'est-à-dire celle qui regarde la montagne et celle qui serait du côté de la mer, pourraient être couvertes d'une demi-lune au-delà du fossé, dans l'escarpe duquel on ferait les ouvertures des offices et des magasins qui seraient sous le bâtiment, et dans le besoin on pour-

rait faire un chemin couvert qui occuperait tout le reste de cette hauteur. De cette manière, on ferait une maison non seulement très belle, mais encore très forte qui mettrait en sûreté tous les environs. (309)

Nous sommes ici dans le domaine de l'hypothèse: Labat esquisse le plan d'un jardin architectural à partir des déductions faites à la suite d'une lecture du paysage. Grâce à sa capacité d'interpréter la géographie, Labat peut concevoir une architecture en harmonie avec le pays et à l'abri de la nature. Nous verrons ainsi, une fois encore, que la pratique soumet la nature et qu'elle permet à Labat de s'inscrire dans le milieu et de produire un espace colonial, mais, avant tout, la pratique rend possible l'émergence du moi. Force est donc de constater que ce sont la construction et l'expérimentation directe qui permettent à Labat de s'engager dans l'espace antillais. Par-là, ce sont aussi ces pratiques, plus que les représentations qui organisent la nature à distance, qui mettent en valeur la subjectivité du récit de voyage de Labat. Quand Labat décrit sa maison aux Fonds-Saint-Jacques et ses occupations quotidiennes, il donne l'impression d'être un homme solitaire. L'achat des esclaves fait partie de la mise en ordre de son habitation, mais quand il décrit son installation aux Fonds-Saint-Jacques, il n'y a plus d'interaction entre Labat et ses esclaves: ils ne construisent pas ensemble cet espace, c'est l'œuvre de Labat seul. De même, l'homme qui construit le moulin semble penser et travailler tout seul.

Dans les tableaux montrant comment Labat excelle dans la construction des bâtiments et des moulins, le narrateur s'inscrit dans un espace précis. Or le moi ainsi devenu maître de l'espace et de la nature est aussi une construction narrative liée au mouvement impliqué dans le genre du récit de voyage. Avant même d'avoir fondé son territoire par le biais du jardin à Fonds-Saint-Jacques, le moi se manifeste lorsque Labat s'avance à travers le paysage martiniquais. Le trajet du narrateur fournit au récit un point de vue descriptif. Cette forme de description narrée est employée de façon conséquente dans le récit: le point de vue narratif suit de près sa progression lorsque Labat voyage à travers les savanes, les forêts, les montagnes et les descentes. Labat choisit par exemple de ne décrire les côtes de la Martinique qu'au moment où il se trouve sur un bateau pour se rendre de Saint Pierre à Fort-Royal (aujourd'hui Fort-de-France, la capitale de l'île). Le point de vue est aussi restreint à la perspective du narrateur: il s'abstient de donner des panoramas impossibles ou bien de rendre des détails qu'il n'aurait pas pu voir sur le dos d'un cheval. Le paysage est pré-

senté au rythme de sa promenade, presque comme le fameux tapis roulant flaubertien, et Labat se garde de laisser trop d'espace aux descriptions qui risqueraient de rompre la cadence de l'itinéraire.

Selon Labat, cette structuration du récit de voyage ne plaisait pas toujours à ses contemporains qui ne l'auraient pas jugée suffisamment méthodique ("Préface" XXXJ). Mais il estime que la narration progressive centrée sur le moi donne un tableau plus juste du pays que les digressions trop détaillées, et il rétorque aux critiques:

J'ai mieux aimé suivre mon journal et écrire les choses à mesure que les ai vues, apprises ou pratiquées et comme entre toutes les choses dont j'ai parlé il y en a qui demandaient une explication longue et un ample détail, j'ai cru pouvoir m'éloigner un peu de la règle que je m'étais prescrite et les mettre à la tête ou à la fin des Tomes, afin que le lecteur pût les passer s'il voulait continuer la lecture du journal, sauf à lui y retourner s'il le jugeait à propos. (XXXJ)

Labat place sa propre expérience au centre au nom de la véracité. Mais ici il ajoute aussi ce que Philippe Hamon considère comme l'argument classique contre la description: les descriptions ne doivent pas prendre trop de place et déséquilibrer le récit (*Du descriptif* 17). Tout comme l'organisation de l'espace-jardin, la narration relève donc d'une question d'harmonie. De la même manière que la beauté du paysage-jardin bien arrangé plaît au voyageur, le lecteur doit éprouver du plaisir en pouvant suivre sans obstacle la route du narrateur. Pour ne pas risquer de perdre contact avec le lecteur, le narrateur annonce toutes les digressions descriptives, les insère au bon endroit dans son texte sans gêner la cadence de la narration. Or, l'argument de Labat n'est pas d'abord d'ordre poétique, mais épistémologique: c'est pour garantir l'authenticité par le biais du style qu'il tient à suivre le développement de son journal. La narration du récit véhicule donc un certain type de savoir qui dépend de la centralité de son moi.

La technique narrative du fil du journal crée un effet de présence qui, à son tour, devient le garant de la véracité du récit et de la morale du narrateur: le lecteur a l'impression de suivre le voyageur, et le voyageur, lui, assure par là au lecteur la crédibilité de son récit. Mais en plus, une telle narration temporalise l'expérience intellectuelle du voyageur (Wolfzettel 203). Le récit, rédigé postérieurement, suit le développement du savoir du narrateur, signalant que son récit de voyage est aussi un récit d'initiation.

Cela implique que le voyage en soi se présente comme un champ d'expérience où la connaissance est acquise simultanément selon le modèle d'une progression. Dans son analyse du récit du voyage au XVIIIe siècle, Wolfzettel observe que cette valorisation de la perspective autobiographique qui suit le fil du voyageur ne s'effectue pas aux dépens de l'objectivité. Bien au contraire, il affirme qu'il "n'y a plus de trace de la distinction artificielle existant entre l'itinéraire raconté à la première personne et des chapitres ou parties systématiques [...]. Le voyage est, au contraire, un grand tout qui donne l'impression d'une continuité et d'une progression lente des expériences" (203). La préface de Labat semble confirmer cette hypothèse: la route, qui est le champ de l'acquisition du savoir, est aussi ou bien plus importante que les objets exposés dans les parties contenant des descriptions isolées de la flore et de la faune. Pour Labat, voyager et présenter les choses vues forment effectivement un grand tout.

On peut néanmoins se demander ce qui est exclu des descriptions narrées. Qu'est-ce qui n'entre pas dans sa construction d'espaces et de paysages? Qu'est-ce qu'il y a aux marges de son jardin tropical? Si la perspective autobiographique place le moi au centre de l'expérience, apparaissent cependant de temps à autre d'autres personnes dans le récit de Labat comme lors de son itinéraire en Guadeloupe à l'île à Goyaves: "Je vis à côté du fort une maison et une petite habitation que le nègre qui me suivait me dit appartenir à la veuve Grémy" (260). Jusqu'à cette brève évocation du "nègre qui l'accompagnait", on aurait cru que Labat voyageait seul. C'est comme s'il était seul au monde; les autres colons, les esclaves et les indigènes ne figurent que dans les coulisses de son théâtre colonial. Les rencontres entre cultures, souvent violentes, sont représentées ailleurs dans son récit, mais non pas par rapport à la spatialité, de telle sorte que l'exploitation et l'organisation de la terre antillaise, notamment les champs de canne à sucre, sont présentées comme l'œuvre des colons seuls. Labat prend également la posture d'un voyageur solitaire face au paysage qui se dévoile au fur et à mesure qu'il conquiert l'espace en le parcourant. Cependant, de petites lacunes nous montrent une autre réalité: quelqu'un le surveille. Labat n'acquiert pas la connaissance grâce à l'expérience directe seule. Le regard de l'Autre contribue aussi à la compilation des savoirs.

Sur ce point, la structure même du journal est révélatrice dans la mesure où le journal établit un parallélisme entre le développement intellectuel du voyageur et l'itinéraire qu'il prend. La phase initiale du voyage

de Labat déborde de marques de subjectivisme. Dans un passage révélateur qui relate sa première traversée du pays, Labat confie même ses sentiments au lecteur. Partant de Saint-Pierre de la côte ouest de la Martinique pour se rendre à la plantation qui lui a été assignée, les Fonds-Saint-Jacques sur la côte est, il doit traverser les mornes adjacentes à la montagne Pelée. Les terres rouges de la forêt tropicale sont très glissantes et Labat avoue avoir peur en descendant les mornes: il craint les serpents et a peur de tomber de son cheval. Dans le même passage, il avoue aussi son ignorance. Ne connaissant pas encore le pays, il a envie de demander des renseignements aux esclaves qui l'accompagnent (44).

Ces passages où Labat raconte ses premières rencontres avec la Martinique présentent l'île comme une véritable "zone de contact" pour employer le terme de Pratt, c'est-à-dire "the space of colonial encounters, the space in which peoples geographically and historically separated come into contact with each other and establish ongoing relations, usually involving conditions of coercion, radical inequality, and intractable conflict" (6). Que les Antilles constituent une zone de contact en ce sens est aussi apparent dans le texte de Labat. On y voit la présence des esclaves, d'autres colons de différentes classes, et des indigènes. L'un des esclaves est même nommé, Robert Popo (61), et Labat relate différentes interactions qui correspondent à ce que Pratt nomme "rencontres" (*encounters*). Lors de ses premières traversées du pays, les esclaves sont là à côté de Labat. Même s'il bénéficie de sa position supérieure, Labat est à la merci de leur connaissance du lieu. Suivant la logique du voyage comme miroir du développement intellectuel du voyageur, nous suivons, dans ces premières représentations du pays, un je encore ignorant. Dans cet espace d'ignorance, Labat nous fait découvrir un espace pluriel qui est autant marqué par le temps (les constructions) que par la diversité des cultures.

Or, cette inclusion de la diversité culturelle et de l'intimité sentimentale va tantôt sombrer dans l'arrière-fond du journal de Labat. Dès le deuxième jour de son trajet, il annonce qu'il n'a plus peur lorsqu'il descend les mornes. Et une fois qu'il a appris le langage des esclaves, il ne s'intéresse qu'occasionnellement à leur savoir. Comme beaucoup de chercheurs l'ont montré, le récit de Labat contient plusieurs épisodes de conflits culturels, notamment en ce qui concerne les pratiques religieuses des esclaves à Fonds-Saint-Jacques, ce qu'il appelle la sorcellerie<sup>8</sup>. Or, ces rencontres sont presque toujours rapportées comme des épisodes liés à des endroits spécifiques et elles ne s'intègrent pas dans le fil du voyage. Étant

exclue de l'itinéraire narré, la pluralité des îles se transforme dans le récit de Labat en des tableaux isolés dans la narration de l'espace. En d'autres termes, elles ne font pas partie de cette expérience directe qui était si importante afin de garantir l'authenticité du récit et de montrer le développement intellectuel du voyageur. Au contraire, comme les pratiques et la domestication de l'espace en jardin dépendent de la subjectivité du récit, on dirait que Labat exclut l'interaction afin de mettre en valeur son moi. C'est pourquoi l'effacement de la frontière entre l'"itinéraire raconté à la première personne et des chapitres et des parties plus systématiques [...]]" dont parlait Wolfzettel n'est pas seulement un problème qui relève de la structure du récit. C'est aussi l'expression d'un moi qui apparaît et d'un espace qui se construit en excluant autrui: le voyageur ne peut s'épanouir que seul pendant son itinéraire et à travers ses pratiques. Mais l'isolement de ce promeneur solitaire n'est pas, comme on le verra plus tard chez Rousseau, un signe de refus de la sociabilité. Au contraire, Labat, en choisissant la solitude, affirme sa maîtrise du monde et par là l'épanouissement de son moi véhicule la création d'un espace social. Car sans le moi-ingénieur qui mesure, organise et expérimente sur la terre, l'espace social ne peut être vécu. La façon dont Labat domestique le pays devient ainsi l'emblème de l'espace social: tout comme le jardin, l'espace social doit être homogène, harmonieux et refléter la continuité avec la vie française plutôt que la présence de l'altérité et des conflits qui en découlent.

La prise de possession de son espace à travers les pratiques quotidiennes inscrivant une temporalité continue sur l'espace, influence la mise en scène du "je" du voyageur. Labat prouve en travaillant la terre qu'il sait la lire et qu'il n'est plus un visiteur: il connaît cet espace. La progression du récit fait voir que l'installation à sa maison et la création de son jardin mènent Labat à une maîtrise de l'espace qui fait qu'il n'a plus peur, qu'il n'est plus à la merci des esclaves (ou des blancs). Labat devient autonome et, à partir de ce moment, le je-narratif se transforme en une figure de style. Le voyageur n'est plus limité par son point de vue subjectif, mais peut s'exhiber dans la narration pour introduire une perspective narrative ou bien pour s'affirmer. Mais il peut aussi s'éclipser de la narration et décrire la réalité antillaise d'un point de vue omniscient et transmettre ainsi le savoir acquis. Le récit même forge donc un espace utopique où Labat, dans son isolement, fait l'expérience de l'espace. Le moi maître du monde ne peut émerger qu'au sein de cette production utopique de l'espace. Or, l'utopie de Labat n'est pas l'Éden terrestre, mais elle correspond à un jardin-labo-



ratoire et incite au travail. Son récit de voyage crée un espace où le moi peut tester sa connaissance et par là maîtriser le monde et la nature.

### *Conclusion*

L'analyse des descriptions du pays chez Labat nous a permis de voir comment la production de l'espace colonial s'opère en repoussant toute diversité au profit de l'unité, la stabilité et la cohérence. Incontrôlable, la pluralité se présente ainsi indirectement comme une menace au projet colonial. La mise en valeur de l'expérience directe et la production de l'espace qui en découle proviennent de la posture narrative du voyageur traversant le pays. Mais comme cette production de l'espace s'opère en réparant les traces des constructions coloniales, elle repose elle aussi sur une temporalité qu'elle ne peut pas nier et dont elle a besoin afin de fonder cette unité et cette cohérence inhérentes à un espace social. Car quand Labat réalise une sorte de continuité avec l'Europe en organisant le pays selon la logique du jardin, il puise également de l'historicité des îles. Il est vrai que Labat ne reconnaît pas l'historicité du paysage *avant* l'arrivée des colons (il le fait pourtant en ce qui concerne les pratiques culturelles, mais cela pourrait être le sujet d'un autre article) ou le travail des esclaves comme contribuant à l'espace social. Bien au contraire, pour pouvoir surgir comme un sujet-ingénieur intervenant dans l'espace et la nature, Labat doit exclure les indigènes et les Africains. Il n'en reste pourtant pas moins vrai que chez Labat le paysage antillais est d'abord culture et non pas nature. Dans *Voyages aux îles de l'Amérique*, les Antilles se présentent comme un espace de travail où rien ne pousse gratuitement. Le sujet-narrateur dans les récits de Labat émerge comme le maître de ce monde; et comme c'est en insistant sur le travail et l'ingéniosité que le sujet devient le maître, l'auteur détruit l'image des Antilles comme paradis terrestre. Labat invente un espace utopique qui a trait à un jardin français où le héros colonial et expérimentateur peut s'épanouir à travers des pratiques et, dans le même mouvement, il met en cause le mythe que les Antilles sont l'Arcadie, un mythe qui jette encore aujourd'hui son ombre sur l'espace antillais.



- 1 Chinard souligne le succès remarquable du récit de voyage de Labat auprès du public français en dehors du cercle dominicain (252-253).
- 2 Pour la colonisation française des Antilles voir Paul Butel, *Histoire des Antilles françaises* (31-41). En ce qui concerne les voyages de mission, Wolfzettel affirme qu'ils ne se sont répandus en France qu'à partir du milieu du Grand siècle (165-166).
- 3 Les citations de la préface proviennent de l'édition de 1742 et ont été adaptées à l'orthographe du français moderne. Pour le récit de voyage même, j'ai cependant utilisé l'édition abrégée et corrigée publiée chez L'Harmattan en 2005.
- 4 Cela nous amène à concentrer notre étude sur le premier tome de son *Voyages aux isles de l'Amérique* où Labat raconte ses premières impressions de la Martinique et de la Guadeloupe ainsi que son établissement sur ces îles. C'est ici qu'il va vivre le plus longtemps pendant son séjour antillais et ses descriptions de la Martinique et de la Guadeloupe évoluent en fonction de son installation sur ces îles.
- 5 Voir particulièrement l'excellente étude de Doris Garraway *The Libertine Colony*. Anny Dominique Curtius analyse dans *Les Symbioses d'une mémoire*, comment Labat réagit face aux pratiques religieuses des Africains, et "Navigating the Sea of Alterity" de Suzanne C. Toczyski discute comment Labat inclut l'altérité dans son récit.
- 6 Voir par exemple *Le Monde mesuré* de Pierre Despoix (22), l'introduction à *L'Exotisme* (33-34 et 41).
- 7 Sur ce point il est intéressant de noter avec Anthony Gerbine que la création du jardin de Versailles était un véritable laboratoire pour les praticiens des sciences naturelles (70).
- 8 Voir *The Libertine Colony*, *Les Symbioses d'une mémoire* et "Navigating the Sea of Alterity."



---

*Opere citate, Œuvres citées,*  
*Zitierte Literatur, Works Cited*

---



- Buisine, Alain, et al. *L'Exotisme: Actes de colloque de Saint-Denis de la Réunion*. Paris: Diffusion Didier-Érudition, 1988.
- Butel, Paul. *Histoire des Antilles françaises*. Paris: Librairie Académique Perrain, 2007.
- Chinard, Gilbert. *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII et au XVIII siècle*. Paris, 1913.
- Curtius, Anny-Dominique. *Symbioses d'une mémoire. Manifestations religieuses et littéraires de la Caraïbe*. Paris: L'Harmattan, 2006.
- Despoix, Pierre. *Le Monde mesuré: dispositifs de l'exploration à l'âge des Lumières*. Genève: Drosz, 2005.
- Garraway, Doris. *The Libertine Colony: Creolization in the Early French Caribbean*. Durham: Duke U Press, 2005.
- Gerbine, Anthony. "The Académie Royale des sciences and the gardens of Versailles". *Studies on Voltaire and the Eighteenth century*, 06 (2008): 69-95.
- Hyde, Elizabeth. *Cultivated Power: Flowers, Culture, and Politics in the Reign of Louis XIV*. Philadelphia, U. of Pennsylvania Press, 2005.
- Lefebvre, Henri. *La Production de l'espace*, Paris: Anthropos, 1974. *The Production of Space*. Oxford: Blackwell, 1991.
- Pratt, Mary Louise. *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*. London: Routledge, 1992.
- Toczyski, Suzanne C. "Navigating the Sea of Alterity: Jean-Baptiste Labat's *Voyage aux îles*". *Papers on French Seventeenth-Century Literature* 67 (2007): 485-509.
- Wolfzettel, Friedrich. *Le Discours du voyageur: pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Age au XVIIIe siècle*. Paris, P.U.F., 1996.